

DOSSIER

ÉMERGENCES

BRUITS SUR TOILE

Dématérialisation du support, avènement du tout-virtuel, addiction au téléchargement, sublimation de l'acte consommateur... Dans un contexte de plus en plus orwellien, quelle marge de manœuvre pour un label indépendant alors que la première décennie des années 2000 touche à sa fin ? Et quels bruits nous attendent dans cette galaxie underground en pleine expansion ?

A l'heure où la musique ne s'envisage plus que comme une ébouriffante tourbe de bits et de pixels – un gigantesque melting-pot de genres disparates brassant traditions séculaires et modernité *cutting edge*, torrent de références passées, présentes et à venir qui s'emboîtent comme des poupées gigognes avec l'*entertainment* pour seul horizon –, le rôle joué par l'industrie musicale, dans sa nomenclature économique déclinante, est passé au second plan. Ce monstre jadis obèse est devenu une masse adipeuse et inutile, qui n'a plus d'autre choix que celui de raccrocher les wagons d'une économie parallèle, bien plus efficace et féconde par sa prolifération rhizomatique sur le web. Il est loin, le temps où la musique était une denrée rare et précieuse, où l'on se délectait d'une trouvaille singulière comme on savoure un bon vin.

De l'eau a coulé sous les ponts, le web est passé par là, modifiant en profondeur nos habitudes d'*animaux sociaux*, chacun s'abandonnant chez soi aux délices égoïstes du téléchargement. Internet a donc fini par incarner cet ogre protéiforme, cette médiathèque de Babel borgésienne, avec ses marchands du Temple et ses *outsiders*, ses vendeurs à la sauvette et ses icônes passagères, ses indicateurs-prescripteurs et ses parasites spammeurs. Un supermarché (presque) gratuit où les musiques se gobent d'un coup de clic façon Pacman et s'injectent dans la matrice blanche et rassurante de l'iPod. Mais vendre de l'immatériel n'est pas une mince affaire, du coup la musique, devenue tellement accessible et jetable, n'est plus qu'un prétexte pour justifier l'objet qui l'emprisonne, qui en réifie le flux incontrôlable.

Doit-on pour autant s'en lamenter ? Si le web donne du grain à moudre aux organismes de *copyrights* dépassés par la tournure illicite des réseaux Peer2Peer et de leurs indomptables



Kimberly Clark, *My Imaginary Friend*, 2006. Courtesy Cosmic Galerie.

arborescences, il est aussi le vecteur principal des économies dissidentes et a résorbé le fossé qui séparait l'artiste et son public potentiel. Moins manichéen qu'auparavant, l'alternative appartient désormais, par un effet de darwinisme virtuel et de communautarisme un peu pervers, à celui qui s'adapte aux règles du web et anticipe le monde à venir, dans un dessein plus créatif que lucratif. Détourner à son compte les instruments du capitalisme, utiliser certains de ses processus, ne signifie pas pour autant en cautionner l'idéologie.

La récente razzia du *social networking* a subitement placé chaque individu sur un pied d'égalité, fantasme de démocra-

tisation absolue qui place n'importe quelle célébrité sur le même plan qu'un anonyme. Des habitacles tels que MySpace et Facebook ont involontairement offert une plate-forme de choix à un underground jusqu'alors quasi initiatique, rendu soudain audible et visible en l'espace de quelques clics, ouvrant l'horizon d'une cosmogonie à part entière. Jadis confidentielle, cette recherche du frisson inconnu était inséparable d'un mode de vie libertaire, porté par une boulimie de créativité hors normes, partagée par ceux qui voulaient bien la voir et l'entendre, mais aussi la vivre, en faire l'expérience en temps réel. Si d'un côté, l'aplanissement du « tout se vaut » est synonyme d'appauvrissement et de nivellement par le bas pour qui s'y complaît sans discernement, on se réjouit paradoxalement de voir émerger ces nouvelles niches passionnantes, ces foyers de découverte répandre un antivirus providentiel contre le consumérisme aveugle et sourd.

L'industrie musicale se meurt ? Nul ne la regrettera, sauf ceux qui en avaient fait un gagne-pain particulièrement lucratif. Etrangers au business, les *géniaux dilettantes* d'aujourd'hui circulent au contraire entre les mailles d'une *pop culture* dont ils sont la progéniture dégénérée, privilégiant les supports K7, CD-R et vinyles pour faire entendre un psychédéisme des profondeurs à coup d'électronique lo-fi saturée, de feedback vrombissant et de *field recordings*. Leurs microlabels artisanaux grouillent sur toute la surface du globe, relayés aussi bien par des forums hyperspécialisés que des distributeurs-phares (Volcanic Tongue et Fusetron sur le Net, la boutique Bimbo Tower à Paris) et des mini-festivals (Colour Out of Space à Brighton, Death Petrol à Anvers, No Fun Fest à New York, Sonic Protest à Montreuil) où performers et public ne font plus qu'un dans un grand raffut de sons inouïs, poétiques, fous, sauvages, absurdes. A mille lieues de la dérisoire étiquette *indie*, cette communauté expérimentale conçoit l'indépendance avant tout comme un acte existentiel, un geste d'authenticité brute et de vérité crue.

Si le terrorisme culturel qui se déploie sur le Net a pris le pas sur une agitation alternative désuète, on peut se réjouir en revanche que ces microcosmes avant-gardistes en phase avec leur époque déjouent de plus en plus les notions de bon goût, n'hésitent plus à piétiner les hiérarchies, à saccager les valeurs académiques, à faire le grand écart entre l'Italo Disco et l'électroacoustique, l'art brut et le rock bruitiste, le free-folk et la poésie sonore, la musique ethnique et le black metal, l'easy listening et le *harsh noise*. Dans ses recoins les plus bizarroïdes, cette avant-garde sonore rejoint les mêmes strates d'inspiration que des pièces d'artistes renommés, bien que ses ascendants plus *trash* que chic, son indépendance forcenée et sa précarité l'écartent le plus souvent du monde immaculé de l'art et de ses mondanités scélérates.

Condensé de cette scène underground prolifique, le label belge Ultra Eczema (www.ultraeczema.com), piloté par le dessinateur Dennis Tyfus, fait ainsi figure de pavé dans la mare, avec ses disques à tirages limités arborant de sublimes pochettes sérigraphiées. Avec une poignée d'autres labels disséminés sur le globe, il fait partie de cette communauté dédiée à l'étrangeté ultime, tendance primitive moderne, aux extrémités sonores agitées de soubresauts post-post-dadaïstes, de glaires acides et de régurgitations *power electronics*, de drones et de feedbacks extatiques, de cauchemars psychédéliques et d'extase-bruit. Les noms de ces entités sonores parlent d'eux-mêmes : Sunn O))), Axolotl, Jazkamer, Sudden Infant, Burning Star Core, Nautical Almanac, the Skaters, Hélicoptère Sanglante, Demons, Prurient, Evil Moisture, Blood Stereo, Raionbashi & Kutzkelina, Birds Of Delay, Panicville, Family Underground, Astral Social Club, Polly Shang Kuan Band, Birchville Cat Motel, Family Battle Snake, Hive Mind, Dead Machines, Yellow Swans, Magik Markers, Hair Police, Religious Knives, Sunroof, John Wiese, Chris Corsano... Ce culte d'adorateurs du boucan – ramifié à Thurston Moore de Sonic Youth (via son label Ecstatic Peace) et au séminal groupe *free-noise* Wolf Eyes – ne cesse de faire des disciples et voit très loin en avant.

La musique n'a plus besoin d'être alternative, les modes de vie le sont devenus, ne fonctionnant plus que par ricochets et associations d'idées, saturation de signes jusqu'à l'overdose, démantèlement du postulat rationnel par la dérision et l'excès, mais aussi désirs contradictoires de s'en extraire par l'immanence et la transcendance, par un retour vers une mystique animiste et des folklores oubliés ou en devenir, quand ce n'est pas vers des mondes sous LSD repeints aux couleurs fluo. Les uns comme les autres se jouent de ces collisions grotesques propres à notre époque, suivant à la trace ses mutations exponentielles, ces besoins de renouer avec la fonction primordiale de la musique, à travers la communion et le rituel, à travers la danse euphorisante, l'immersion dans le *noise* cathartique ou le drone méditatif – avec ou sans psychotropes. Les plus timorés ne s'aventureront pas au-delà des grand-messes son et lumière d'Animal Collective ou de Justice, nouveaux messies de la génération iPod, les autres plongeront en apnée dans cette insolite marmitte de bruits et de débris. De la sphère la plus confidentielle aux shows pharaoniques, de l'indépendance ultime aux déluges de sponsors, de l'art déviant à la pop culture, du monde visible aux mondes visionnaires, c'est dans ces apogées de paradoxes et de distorsions que se joue la musique de demain.

Julien Bécourt